

## II

### L'ENVIRONNEMENTALISME DES RICHES

RAMACHANDRA GUHA & JUAN MARTINEZ-ALIER

À l'hiver 1925-1926, l'écrivain anglais Aldous Huxley embarque avec sa femme pour un voyage de six mois en Asie. C'est la première fois qu'il quitte l'Europe. Arrivés à Bombay, leur chemin à travers le sous-continent indien les conduit dans le Nord de l'Himalaya et dans le désert du Rajasthan, en passant par les villes de Bénarès et Lucknow, jusqu'à la ville coloniale de Calcutta. D'Inde, le couple continue son voyage vers la Birmanie, puis la Malaisie occidentale, Java et les Philippines. Laissant les tropiques derrière eux, les Huxley passent ensuite quelques jours au Japon avant de rentrer chez eux en juin 1926.

Comme d'autres écrivains anglais de sa génération, Aldous Huxley voyage à l'étranger uniquement pour trouver l'inspiration et en rapporter des écrits. Son journal de voyage en Inde, *Tour du monde d'un sceptique*, est très mal reçu par ses hôtes indiens à cause de ses descriptions peu flatteuses de la musique, de l'architecture et de la religion du sous-continent. Le livre fait grand bruit à l'époque, notamment pour sa critique de la vulgarité du Taj Mahal dont le marbre, pour Huxley, « cache une multitude de péchés ». Mais le *Tour du monde d'un sceptique* n'est pas la seule production littéraire qui résulta des voyages d'Huxley. Il écrit également un essai au titre curieux, *Wordsworth sous les tropiques*, qui passa

relativement inaperçu lors de sa publication, et qui semble aujourd'hui complètement oublié<sup>1</sup>. Mais il paraît intéressant de l'exhumer, car il s'agit sans doute de la première étude comparée sur l'environnementalisme.

Dans *Wordsworth sous les tropiques*, Huxley exprime la confiance de quelqu'un qui vient d'élargir le champ de ses expériences. Il trouve regrettable que Wordsworth<sup>2</sup> lui-même n'ait jamais « voyagé au-delà des frontières de l'Europe. Un voyage sous les tropiques l'aurait guéri de son trop facile et confortable panthéisme. Quelques mois dans la jungle l'auraient convaincu que la diversité et l'étrangeté absolue de la nature sont au moins aussi réelles et significatives que son unité établie de manière intellectuelle. » Il affirme ainsi que « les disciples de Wordsworth qui exportent leur culte panthéiste de la Nature sous les tropiques sont susceptibles de voir leurs convictions religieuses sérieusement ébranlées ».

Pour Huxley, l'appréciation et l'amour de la nature ne peuvent s'épanouir que dans des écologies clémentes et tempérées et sont impossibles à exporter sous les tropiques sombres, inhospitaliers et (au moins pour les Européens) dangereux. Il est facile, presque naturel, de vénérer la Nature pour ceux qui vivent « sous des ciels cléments à l'époque d'Henry Ford ». Mais cette adoration n'est possible que « dans un pays où la Nature a été presque totalement ou en partie asservie par l'homme » ; car « la Nature écrasée par un soleil de plomb et alimentée par les pluies équatoriales ne ressemble en rien à la divinité sobre et douce qui règne sur la beauté et les paysages sublimes et rassurants du Lake District. Il est facile d'aimer un ennemi faible et déjà vaincu, mais un ennemi non vaincu, avec qui l'on est encore en guerre, un ennemi impossible à vaincre, toujours actif, celui-là n'est pas aimé, ne doit pas être aimé » : malgré sa beauté, la forêt tropicale est terrifiante et sinistre, avec « ses vastes masses de végétation grouillante, étrangère et hostile à l'esprit humain<sup>3</sup> ».

Deux ans après la publication de l'essai de Huxley, un autre intellectuel aristocrate britannique, G. M. Trevelyan, propose une interprétation quelque peu différente de pourquoi et comment l'amour de la Nature s'est constitué en force culturelle dans l'Occident moderne.

1. Ainsi, il n'est ni cité, ni répertorié dans le livre provocateur de Jonathan Bate, *Romantic Ecology: Wordsworth and the Environmental Tradition*, Londres, Routledge, 1991.

2. NdT : William Wordsworth, poète romantique anglais (1770-1850).

3. Aldous Huxley, « Wordsworth in the Tropics », in *Do What You Will*, Londres, Chatto and Windus, 1956 [1929], p. 113-129.

La contribution de ce professeur de Cambridge au débat sur l'écologie<sup>4</sup> est aujourd'hui aussi peu connue que ne l'est *Wordsworth sous les tropiques*.

Historien du social de formation, G. M. Trevelyan situait l'origine de l'amour pour la Nature non pas dans une écologie clémente et remarquable, mais dans les évolutions séculières de la vie économique et sociale. Ce qui pour l'écrivain relève du commentaire mineur énoncé de manière désinvolte (« l'époque d'Henry Ford ») est pour le professeur un élément essentiel d'explication. Pour G. M. Trevelyan, « l'amour de la nature dans sa forme la plus naturelle et la moins altérée s'est développé *pari passu* avec la révolution industrielle. James Watt et George Stephenson étaient des contemporains de Rousseau et Wordsworth et, depuis, les deux mouvements ont progressé côte à côte au même rythme. » L'un des mouvements faisait progresser l'appréciation et la compréhension de la beauté naturelle, tandis que l'autre intensifiait le rythme auquel la Nature était détruite. Comme G. M. Trevelyan le souligne avec perspicacité : « cela est sans doute parce que sa destruction est très rapide que la Nature est si appréciée ». Ce sentiment de nostalgie est exacerbé par les conditions de la vie en ville, devenue le lot de la grande majorité du peuple anglais. Cette séparation vis-à-vis du monde naturel, renforcée par la vie urbaine, engendre un désir de retour périodique à la Nature, pour de courtes périodes, « et pour cette raison, à défaut d'une autre, la campagne réelle doit être préservée en quantité suffisante pour satisfaire le désir profond du citoyen ».

À ce sujet, il est intéressant de voir comment la perception des Alpes ou des Highlands d'Écosse a pu évoluer chez les Anglais. Autrefois considérées comme hostiles, ces chaînes montagneuses sont devenues l'incarnation du sauvage et, par conséquent, du beau à l'époque de G. M. Trevelyan. Pour l'historien, ce changement d'attitude vis-à-vis des paysages de montagne est « pratiquement identique dans le temps et dans son évolution à la marche de la révolution industrielle et il existe certainement un lien causal à cela ». Il explique ainsi :

Le goût esthétique moderne pour la forme montagneuse est lié à une évolution morale et intellectuelle qui différencie l'homme civilisé moderne de l'homme civilisé de toutes les époques passées. Je pense qu'il ressent désormais un besoin et un désir pour le côté sauvage et la grandeur de la nature non domestiquée et indigène que ses prédécesseurs

4. Non mentionnée dans sa récente biographie, pourtant très précise : voir David Cannadine, *G. M. Trevelyan: A Life in History*, Londres, Harper Collins, 1993.

ne ressentiaient pas. Une cause de cette évolution est la victoire que l'homme civilisé a maintenant remportée sur la nature grâce à la science, aux machines et à l'organisation, une victoire tellement complète qu'il dénature le paysage des terres de faible altitude. Il est par conséquent contraint à aller rechercher la nature dans ces citadelles encore inviolées que sont les montagnes<sup>5</sup>.

Aldous Huxley et G. M. Trevelyan étaient tous deux des porte-parole de l'intelligentsia progressiste et privilégiée d'Angleterre. À leur époque, l'appréciation de la nature se limitait en gros aux écrivains et aux membres des classes supérieures et n'était pas encore le phénomène de masse qu'elle allait devenir. Rétrospectivement, l'interprétation de l'historien semble mieux supporter l'épreuve du temps que celle du romancier. La diversité et l'« étrangeté absolue » de la nature sous les tropiques, qui selon Huxley devaient rebuter les Occidentaux amoureux de la nature, sont en réalité ce qui les attire de plus en plus vers elle. Ayant dénaturé ses basses terres *et* ses montagnes, l'Homme occidental ne peut plus trouver de nature vierge que dans les forêts tropicales de l'Amazonie et de Bornéo, avec leur incroyable diversité en animaux, insectes et végétaux qui lui semblent maintenant tous tellement séduisants. Sauver la forêt tropicale, avec ces « vastes masses de végétation grouillante », est certainement devenu la plus grande cause environnementale, si l'on excepte la défense des baleines. Même si la plupart des amoureux de la nature n'ont jamais mis un pied dans la forêt vierge et ne la connaissent que par le biais de programmes de télévision, leur empressement à donner de l'argent pour la sauver témoigne d'un esprit de proximité (et non d'hostilité, comme le supposait Huxley) avec la forêt tropicale.

De son côté, G. M. Trevelyan anticipe, sur plusieurs points essentiels, les arguments principaux des historiens de l'écologie moderne. À partir des années 1960, alors que le mouvement en faveur de la protection de l'environnement s'enracine dans un pays industrialisé après l'autre, un ensemble d'auteurs proposent des interprétations qui, bien qu'involontairement, partent de la thèse de G. M. Trevelyan selon laquelle l'industrialisation et l'urbanisation rapides conduisent toutes les deux à une séparation vis-à-vis de la nature et au développement d'un mouvement conscient pour la protéger et s'y identifier. En 1963, l'année qui suit la publication du fameux livre de Rachel Carson *Printemps*

5. G. M. Trevelyan, « The Calls and Claims of Natural Beauty (the Rickman Godlee Lecture for 1931) », in *An Autobiography and Other Essays*, Londres, Longman-Green & Co., 1949, p. 92-106.

*silencieux*, un historien souligne la « capacité paradoxale » qu'ont les Américains de dévaster le monde naturel et en même temps de pleurer sa disparition<sup>6</sup>.

En fait, cette capacité est largement partagée dans les pays du Nord. Prenons pour exemple la Suède, une riche nation industrielle comptant environ 8,5 millions d'habitants, dont 600 000 sont propriétaires de maisons de campagne et plus encore possèdent un bateau de plaisance. Dans leur vie professionnelle, ces gens se retrouvent dans le « paysage de la production industrielle », dominé par les valeurs de « raison, calcul, profit et efficacité », et ne s'échappent que le temps des vacances ou du week-end vers « un autre paysage romantique voué au loisir, à la contemplation et à l'amour ». Dans leur langage formel, deux anthropologues suédois présentent (ou peut-être serait-il plus approprié de dire (re-)présentent ?) des conclusions identiques à celles tirées par G. M. Trevelyan un demi-siècle plus tôt. Ils écrivent ainsi que « l'aliénation par rapport au monde naturel est une condition nécessaire au nouveau sentiment d'attachement à ce monde naturel. La nature doit d'abord devenir exotique avant d'être naturelle<sup>7</sup>. »

La thèse de G. M. Trevelyan peut également être considérée comme annonciatrice de la théorie du « postmatérialisme » qui allait devenir hégémonique à la fin des années 1970 dans la littérature consacrée au mouvement écologiste. La paternité de ce terme revient au spécialiste des sciences politiques Ronald Inglehart, pour qui la rapide croissance économique depuis la Seconde Guerre mondiale avait satisfait les besoins matériels et les attentes de la grande majorité de la population par la création d'une société de consommation de masse<sup>8</sup>. Les études d'opinion montraient alors un désir toujours plus grand de poursuivre des objectifs « postmatérialistes », comme jouir d'un environnement qui soit beau et propre. L'intérêt populaire croissant pour la nature n'était

6. Arthur Ekirch, Jr., *Man and Nature in America*, New York, Columbia University Press, 1963, p. 189.

7. James Frykman et Orvar Lofgren, *Cultural Builders: A Historical Anthropology of Middle-Class Life*, trad. de A. Crozier, New Brunswick, Rutgers University Press, 1987, p. 561, 583.

8. Ronald Inglehart, *The Silent Revolution: Changing Values and Political Styles Among Western Publics*, Princeton, Princeton University Press, 1977 ; *Culture Shift in Advanced Industrial Societies*, Princeton, Princeton University Press, 1990 ; Inglehart et Jacques Rene-Rabier, « Political Realignment in Advanced Industrial Society: From Class-based Politics to Quality-of-Life Politics », *Government and Opposition*, vol. 21, n° 4, 1986.

pas tant un rejet du monde moderne que son accomplissement dans sa plénitude. Comme l'écrit explicitement un journaliste britannique, « lorsque tout le monde devient écologiste, cela veut dire que la prospérité est vraiment atteinte. Le souci de l'environnement est le luxe ultime de la société de consommation<sup>9</sup>. »

La théorie postmatérialiste, ou la mise à jour de la thèse de G. M. Trevelyan, propose une explication claire, et à bien des égards convaincante, du développement et de la popularité du mouvement en faveur de l'environnement dans les pays du Nord. Se pose alors la question de son écho en dehors de ces pays. Ni Inglehart, ni Trevelyan n'apportent d'éléments sur cette question. Il semble que l'expression de préoccupations environnementales dans les pays moins développés ne soit même pas envisagée dans le cadre postmatérialiste. Par exemple, la revue anglo-américaine de renom *World Development* émet des appels à contribution sur « les implications des préoccupations écologiques occidentales sur les efforts en matière de développement dans le tiers-monde », ce qui sous-entend que l'absence de telles préoccupations dans le tiers-monde est une évidence<sup>10</sup>. Dans la même veine, un éditorialiste de gauche écrit en février 1986 dans la revue *New Statesman* que les mouvements écologistes « sont ou semblent être un luxe que seules peuvent se permettre les sociétés ayant un niveau de contrôle élevé sur l'environnement naturel ; on pourrait dire qu'ils ne sont nécessaires que dans ce type de sociétés<sup>11</sup> ». Plus tard au cours de la même année, un éditorial du *New York Times* déplore la technophobie de certains environmentalistes américains vouant un culte sentimental à la nature, mettant en garde contre son exportation à l'étranger. Il faisait remarquer que « pour les villageois africains ou les paysans asiatiques, la nature n'est pas une amie mais une force hostile à se concilier. Le salut (pour eux) ne viendra pas de l'agriculture biologique, mais de l'utilisation d'engrais, de pesticides et de fongicides, c'est-à-dire les choses mêmes qui étaient produites (dans l'usine d'Union Carbide) à Bhopal », l'accident qui avait relancé le mouvement d'opposition à la technologie moderne<sup>12</sup>.

9. Charles Moore, « Foreword », in Phillip Marsden-Smedley (dir.), *Britain in the Eighties: The Spectator's View of the Thatcher Decade*, Londres, Grafton Books, 1989.

10. Publicité de *World Development* dans *Economic and Political Weekly*, Bombay, 21 mai 1988.

11. Jolyon Jenkins, « Animal Wrongs », *New Statesman*, février 1986.

12. *New York Times*, 29 août 1986.

Cela laisse entendre que les pauvres ne sont pas écologistes soit parce qu'ils ne sont pas assez conscients (avec un manque de sensibilité pour les questions environnementales lorsqu'ils sont confrontés à des besoins plus immédiats), soit parce qu'ils n'ont pas (encore) assez d'argent pour investir dans l'environnement, soit pour les deux raisons à la fois. On peut noter le caractère remarquablement univoque de ces deux formulations. Certains observateurs pensent effectivement que le monde développé renvoie au monde moins développé l'image de ce que sera son futur, autant sur le front environnemental que sur le front économique. Le directeur exécutif du Sierra Club déclare ainsi que « pour les pays du tiers-monde, la mise en place d'un système de parcs nationaux et de zones protégées est un indicateur du niveau de développement<sup>13</sup> ». L'expression du souci pour l'environnement devient ici une marque d'acceptation dans le club des pays riches, qui s'accompagne du troc d'un euphémisme dévalorisant (« moins développé ») contre un label (« développé ») qui peut être brandi avec fierté. Lorsqu'une vague de manifestations écologistes secoua la Corée du Sud au début des années 1990, des observateurs occidentaux l'analysèrent comme la conséquence « inévitable » de la croissance des richesses, le signe que la Corée « était en train de s'éveiller à l'environnement<sup>14</sup> ».

Une opinion devient communément admise lorsqu'elle est partagée par des idéologues de droite comme de gauche, par des universitaires comme par des journalistes. Les points de vue cités plus tôt, tirés de la presse britannique et américaine, sont fermement confirmés par des appréciations plus savantes sur les origines des préoccupations environnementales. Avec le ton magistral qui paraît naturel sous la plume d'un économiste, Lester Thurow affirme que « si l'on regarde les pays qui s'intéressent à l'environnement, ou aux individus qui soutiennent l'environnementalisme dans chaque pays, on est frappé de voir à quel point il s'agit d'une question qui intéresse la classe moyenne supérieure. *Les pays pauvres et les gens pauvres ne s'y intéressent tout simplement pas*<sup>15</sup>. » Même l'un des historiens modernes les plus étudiés, Eric Hobsbawm, lui-même pionnier dans l'étude des mouvements sociaux, écrit ainsi dans sa récente histoire du xx<sup>e</sup> siècle :

13. Michael McCloskey, « World Parks », *Sierra*, vol. 69, n° 6, 1984, p. 36.

14. John Marson, « Korea Wakes Up to the Environment », *New Scientist*, 8 juin 1991.

15. Lester Thurow, *The Zero-Sum Society: Distribution and the Possibilities for Change*, New York, Basic Books, 1980, p. 104-105 (c'est moi qui souligne).

Que les politiques écologiques trouvent le gros de leurs partisans dans les pays riches et dans les classes aisées et moyennes (exceptés les hommes d'affaires qui espèrent faire de l'argent par des activités polluantes) ne doit rien au hasard. Les pauvres, toujours plus nombreux et sous-employés, souhaitent plus de « développement », non moins<sup>16</sup>.

## Exemples de conflits environnementaux

### *Project Tiger*

Les Chenchus sont une communauté de chasseurs-cueilleurs vivant sur les collines et dans les forêts du bassin du fleuve Krishna dans l'État d'Andhra Pradesh au sud de l'Inde. Dans les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, l'État princier d'Hyderabad s'est emparé de leurs forêts et le nouveau maître de la forêt, le service des forêts de Nizam, a fortement restreint l'accès des Chenchus aux fruits, à la nourriture et au gibier<sup>17</sup>. Plus récemment, une partie du milieu de vie des Chenchus a été constituée en réserve pour tigres dans le cadre du Project Tiger, le plus vaste programme de conservation en Inde. Pour les Chenchus, cela a signifié une limitation encore plus importante de leurs mouvements et de l'accès aux produits de la forêt. Le problème, du point de vue des Chenchus, est qu'« ils doivent payer pour la protection des tigres alors que personne ne paie pour la protection de leurs communautés ». Comme le faisait remarquer un Chenchu à un visiteur venant de la capitale de l'État, « si vous aimez tant les tigres, pourquoi ne pas tous les envoyer à Hyderabad et transformer la ville en réserve pour tigres<sup>18</sup> ? »

### *Le programme sibérien*

Plusieurs milliers de kilomètres au nord, sur la côte sibérienne, un projet commun russo-américain a été lancé il y a trois ans pour sauver le tigre de Sibérie, une espèce menacée encore plus vulnérable, dont la population compte entre deux cents et deux cent cinquante individus, alors qu'on estime à plus de deux mille le nombre de ses cousins indiens. Des écologistes du monde entier débarquent aujourd'hui dans une région

16. Eric Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes. Histoire du court xx<sup>e</sup> siècle, 1914-1991*, trad. de P.-E. Dauzat, Bruxelles-Paris, André Versaille éditeur-Le Monde Diplomatique, 1999.

17. Christoph von Furer Haimendorf, *The Chenchus*, Londres, Macmillan, 1943.

18. K. Balagopal, « A Little More of the Same », *Seminar* (New Dehli), n° 412, décembre 1993.



soudainement devenue accessible après des années d'isolement, « pour le plus grand effarement des cinq mille habitants locaux qui pensent que leur propre souffrance est plus importante que celle du tigre ». Le projet est menacé par des chasseurs et des pêcheurs locaux qui se demandent pourquoi personne ne se préoccupe de leur situation difficile. Or, au vu de la situation catastrophique de l'économie russe, il existe peu d'opportunités d'emploi et de revenus, alors que le braconnage dudit tigre peut rapporter jusqu'à cinq mille dollars pour sa peau et ses os (utilisés dans la médecine chinoise)<sup>19</sup>.

### *Les îles Galápagos*

Ces îles situées au large de l'Équateur occupent une place unique dans l'histoire naturelle de la planète, avec leurs tortues géantes que Charles Darwin étudia sur place en son temps. Les programmes de protection de l'environnement des îles sont financés en grande partie par une fondation internationale qui porte le nom du naturaliste. Plus de 97 % de l'archipel des Galápagos a le statut de parc national. On y trouve également une station de recherche Charles Darwin, habitée par des scientifiques venant des pays du Nord. Un « corps de spécialistes de la défense de l'environnement lutte pour la préservation à long terme des îles », mais ils doivent faire face à l'hostilité croissante des habitants locaux. L'interdiction de pêcher le homard et le requin provoque l'amertume des pêcheurs : la viande des tortues protégées fait par ailleurs partie de l'alimentation de base des habitants des îles. En octobre 1993, les pêcheurs brûlent l'effigie d'un dirigeant de la fondation Darwin lors d'une manifestation ; au mois d'avril de la même année, certains habitants des îles organisent un raid sur une colonie de tortues, tuant trente et une d'entre elles et blessant sérieusement une autre. Les scientifiques de la station Darwin veulent alors faire venir un vétérinaire de l'université de Floride pour traiter l'animal blessé, mais décident finalement de l'envoyer par avion aux États-Unis, « apparemment par peur d'un soulèvement des habitants des Galápagos en colère si la tortue devait être soignée dans une clinique locale construite pour les hommes ». Quinze mois plus tard, le conflit s'était déplacé vers une autre espèce protégée. En janvier 1995, un groupe de *pepineros* (pêcheurs d'holothurie) attaque et prend le contrôle à la fois de la station de recherche Darwin et du siège

19. Carey Scott Ternei, « Why Save Tigers – What About Us, Say Russians », *The Sunday Times* (Londres), 11 décembre 1994.

du parc national des Galápagos à Puerto Ayora, sur l'île de Santa Cruz. Masqués et armés de massues et de machettes, les *pepineros* demandent la levée immédiate de l'interdiction de la pêche à l'holothurie, imposée en décembre 1994<sup>20</sup>.

Ces trois exemples sont très distants dans l'espace, mais on peut en dégager des traits communs. Ensemble, ils semblent parfaitement illustrer la thèse postmatérialiste selon laquelle les pays du Sud (parmi lesquels il faut désormais ranger la Russie) sont trop pauvres, trop étroits d'esprit ou trop obnubilés par le court terme pour se soucier d'écologie. Cette interprétation peut effectivement parfois prendre la forme d'une prophétie autoréalisatrice, défendue non seulement par des sociologues ou des écologistes de pays du Nord, mais aussi par les populations du Sud. « Il est bien joli de parler d'écologie lorsque vous avez les poches pleines de billets, mais qu'est-ce que cela vaut quand vous mourrez de faim ? », fait ainsi remarquer Alberto Granja, un natif des Galápagos<sup>21</sup>.

L'opposé de cette thèse selon laquelle le Sud est « trop pauvre pour être écologiste » est la conviction que les programmes de défense de l'environnement dans le tiers-monde ne sont rien d'autre qu'une forme d'impérialisme ou de complot du Nord pour maintenir le tiers-monde dans un état de sous-développement permanent. Cet argument a été avancé de manière éloquentes par la Premier ministre indienne lors de la Conférence des Nations Unies sur l'Environnement Humain de Stockholm en juin 1972. M<sup>me</sup> Gandhi semble être revenue sur cette position par la suite, mais elle est encore largement défendue par un grand nombre d'intellectuels et d'hommes politiques du tiers-monde. Le caricaturiste et éditorialiste indien Abu Abraham a évoqué un « intérêt international particulier à bloquer les progrès des pays pauvres, en particulier si ces derniers veulent développer leurs propres ressources et devenir économiquement indépendants ». Ainsi, il est suspicieux vis-à-vis « des conseils qui viennent de l'étranger. Je me méfie du gandhisme et de l'environnementalisme souvent issus de Londres, Bonn ou Washington<sup>22</sup>. »

20. Tim Johnson, « Galapagos Islands: Darwin's Lab Evolves Into Tourist Hot Spot », *The Seattle Times*, 29 mai 1994 ; *Action Alert*, daté du 6 janvier 1995, édité par la fondation Charles Darwin, Falls Church, Virginie. Nous avons été orientés sur le cas des îles Galápagos par le Dr Nathan Stolzfus de l'université de Harvard.

21. Cité dans Tim Johnson, « Galapagos Islands: Darwin's Lab Evolves Into Tourist Hot Spot », art. cit.

22. Abu Abraham, « These Environmental Fundamentalists », *Mainstream* (New

Cette méfiance a été exprimée de manière beaucoup plus forte et remarquée par le Dr Mahathir bin Mohamad, Premier ministre malaisien. Il y a quelques années, Darrell Abercrombie, un écolier britannique âgé de dix ans, écrivit au Dr Mahathir pour lui faire part de sa douleur concernant la destruction de la forêt vierge en Malaisie :

Quand je serai plus âgé, j'aimerais étudier les animaux de la forêt tropicale. Si vous laissez faire les industriels du bois, il n'en restera plus. Et des millions d'animaux vont mourir. Pensez-vous que cela soit bien juste pour qu'un homme riche puisse gagner encore un ou plusieurs millions de livres. Je pense que c'est scandaleux.

Le Dr Mahathir lui répondit ainsi :

J'espère que tu vas dire aux adultes qui se sont servis de toi de bien se renseigner. Ils ne doivent pas être trop arrogants et penser qu'ils savent comment bien gérer un pays. Ils devraient expulser toutes les personnes qui vivent dans les campagnes britanniques et permettre à des forêts secondaires de pousser et peupler ces nouvelles forêts de loups, d'ours et d'autres animaux pour que tu puisses les étudier avant d'étudier les animaux tropicaux<sup>23</sup>.

On trouve là une troublante convergence de points de vue entre les Chenchus de la forêt d'Andhra et le chef de l'État malaisien. « Emportez vos tigres dans la ville », dit l'un au nom de sa tribu. « Refaites pousser des forêts et faites revenir les animaux que vous avez éradiqués », dit l'autre au nom de son pays. Nous *ne pouvons pas nous permettre* d'être écologistes, disent les deux.

Mais est-ce vraiment ce qu'ils veulent dire ?

## Autres exemples de conflit

### *L'introduction des eucalyptus*

Dans le monde entier, les services d'exploitation des forêts ont accordé le statut d'« espèce privilégiée » à l'eucalyptus. Cet arbre pousse rapidement, il peut être exploité économiquement de diverses manières, comme combustible ou pour la pâte à papier, et il nécessite très peu d'entretien et de surveillance car il n'est brouté ni par les chèvres, ni par les vaches.

---

Dehli), 8 novembre 1986. Le « gandhisme » fait ici référence au Mahatma Gandhi anticolonialiste et spiritualiste, et non à Indira Gandhi la femme politique.

23. Nous remercions le Dr Michael Dove du centre East-West, Honolulu, de nous avoir fourni des copies de cette correspondance.

En conséquence, il s'est propagé loin de son milieu natif, devenant incontestablement l'exportation australienne la plus connue, mais certainement pas la mieux aimée. Prenons l'exemple de l'introduction de l'eucalyptus dans la région de Pakham en Thaïlande, située près de la frontière avec le Cambodge. Dans le cadre de sa stratégie de développement orientée vers les exportations, le gouvernement thaïlandais a encouragé la production de copeaux de bois et de pâte à papier. Dans de nombreux endroits, les forêts de feuillus existantes ont été abattues pour faire place à des monocultures de l'arbre originaire d'Australie. Dans les forêts de Pakham, ces programmes ont menacé les paysans qui s'étaient installés dans la région vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Lorsque le Département royal des forêts thaïlandaises a accordé un contrat à une société privée pour planter des eucalyptus, cela a suscité l'opposition immédiate des villageois, qui disaient que leur riz n'allait pas bien pousser aux côtés de cet arbre gourmand en eau et qui appauvrit les sols. Derrière le moine bouddhiste Phra Prajak Khuttajitto, les paysans ont protesté en incendiant une pépinière d'eucalyptus une première fois en 1988, et une seconde fois l'année suivante. Mais leur programme à eux consistait à détruire *et* à renouveler, car ils ont également participé avec le moine à un programme de replantation d'espèces locales<sup>24</sup>.

### *Le peuple ogoni*

En novembre 1995, neuf ans après avoir affirmé que la préoccupation écologique était un phénomène se retrouvant exclusivement au Nord, le *New York Times* est obligé de rendre compte en une des activités d'un écologiste africain. Les circonstances sont pour le moins tragiques car l'homme en question, Ken Saro-Wiwa, vient d'être exécuté par les militaires au pouvoir dans son pays, le Nigeria. Dramaturge de renommée internationale, Ken Saro-Wiwa avait mobilisé le peuple ogoni, dont il faisait partie, contre les dégâts engendrés par les forages pétroliers sur ses terres. Les Ogonis vivent dans le delta du Niger, où la société anglo-néerlandaise Royal Shell exploite de profonds puits de pétrole très rentables. Depuis le début de l'exploitation en 1958, on estime à 900 millions le nombre de barils de brut extraits du sol de la région par Shell. Ces opérations bénéficient également au gouvernement

24. Jim Taylor, « Social Activism and Resistance on the Thai Frontier: The Case of Phra Prajak Khuttajitto », *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, vol. 25, n° 2, 1993. Voir aussi Larry Lohmann, « Peasants, Plantations and Pulp: The Politics of Eucalyptus in Thailand », *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, vol. 23, n° 4, 1991.

nigérian, qui a perçu plus de quinze milliards de dollars de recettes. Alors que seulement 1,5 % de cet argent est réinvesti dans les régions pétrolifères, les Ogonis restent sans emplois, ni écoles, ni hôpitaux. Trente-cinq ans de forage ont au contraire semé la mort et conduit à la dévastation : « une campagne défigurée, une atmosphère chargée de monoxyde de carbone et d'hydrocarbures ; une terre où il n'y a plus d'animaux ; un pays de rivières et de criques polluées, une région qui est un désastre écologique à tous les sens du terme. » Ken Saro-Wiwa avait fondé avec d'autres le Mouvement pour la Survie du Peuple Ogoni (MOSOP). Le 4 janvier 1993, le MOSOP mobilise pour une manifestation de masse environ 300 000 hommes et femmes portant des brindilles, symbole écologique choisi par le mouvement, pour une marche de solidarité et de protestation. Ken Saro-Wiwa a alors subi des périodes d'incarcération prolongées, avant d'être condamné à mort et exécuté sur des accusations jamais prouvées de complicité d'assassinat à l'encontre de quatre chefs ogonis pro-gouvernement<sup>25</sup>.

### *L'environnement néerlandais*

En dépit de ce qu'avancait Aldous Huxley, on compte par milliers les voyageurs européens qui sont partis à la quête de forêts tropicales encore intactes à explorer, glorifier et protéger. Il existe un exemple certainement unique d'un mouvement inverse, à la fin 1991, avec l'invitation par l'Alliance néerlandaise pour le développement soutenable de quatre experts venant des pays du Sud afin qu'ils écrivent un rapport sur l'environnement néerlandais. Un anthropologue brésilien, un sociologue indien, un agronome tanzanien et un militant indonésien, deux hommes et deux femmes, ont ainsi passé six semaines aux Pays-Bas à parcourir le pays pour échanger avec des citoyens et des représentants des autorités publiques. Leur enquête les a menés à porter un regard critique, mais pas uniquement négatif, sur la manière dont les Néerlandais se comportent vis-à-vis de leur environnement. Dans leur « addiction à l'abondance » (illustrée par la dépendance excessive à la voiture et vis-à-vis des terres et des ressources d'autres pays, ainsi que par les niveaux importants de pollution engendrés par cette consommation), les Néerlandais sont considérés comme un microcosme à l'image des pays du Nord dans

25. Fondé sur Ken Saro-Wiwa, *A Month and a Day: A Detention Diary*, Londres, Penguin, 1995, ainsi que sur des reportages dans *The Observer*, 5 novembre 1995 et *The Guardian Weekly*, 12 novembre 1995.

leur ensemble. Posant franchement la question, « la société néerlandaise peut-elle se définir des limites pour elle-même ? », les quatre critiques estiment que le développement de la culture politique offre des possibilités d'autocorrection – mais seulement si l'action politique s'accompagne d'un changement technologique, d'une modération individuelle et d'une détermination à partager plus largement sa richesse avec les sociétés moins privilégiées au Sud<sup>26</sup>.

Si les exemples évoqués précédemment « démontraient » que l'environnementalisme n'était pas une préoccupation de pauvre, ce deuxième ensemble de trois cas semble prouver le contraire, à savoir l'existence d'un environnementalisme clairement articulé dans les pays du Sud. Il existe bien sûr un grand nombre de variétés d'environnementalisme [...] qui peuvent séduire ou rebuter les individus, communautés et nations, dans leurs différences. On pourrait schématiquement dire que les pays pauvres et les gens pauvres ne sont pas intéressés par la simple protection des espèces sauvages ou des habitats naturels, mais qu'ils réagissent aux destructions de l'environnement qui ont un impact direct sur leur mode de vie et leurs perspectives de survie. Car comme le souligne le moine de Pakham, Phra Prajak Khuttajitto, « même Bouddha et ses disciples connaissaient l'importance de l'harmonie et de l'interdépendance entre l'homme et la nature ». Ce moine militant considérait que le projet de plantation d'eucalyptus en Thaïlande était symptomatique d'un processus de développement plus large dans le pays, insensible aux besoins locaux et à l'environnement. Pour lui, l'office des forêts n'est rien d'autre qu'un outil au service de profiteurs extérieurs, qui a « laissé la forêt être détruite parce qu'elle a été prévue comme une réserve exploitable par les capitalistes ». Prajak en appelle ainsi à « une décentralisation des structures de pouvoir, une gestion locale et plus équitable des ressources et une mise en œuvre de pratiques culturelles soutenables visant à assurer à nouveau l'autosuffisance<sup>27</sup> ».

De même, alors que les soutiens européens de Ken Saro-Wiwa, comme l'écrivain anglais William Boyd, considéraient sa situation délicate

26. Mercio Gomes, Chandra Kirana, Sami Soganbele et Rajiv Vora, *A Vision from the South: How Wealth Degrades the Environment: Sustainability in the Netherlands*, Utrecht, International Books, 1992. Il est révélateur à propos des Néerlandais qu'ils aient initialement lancé l'invitation. Une telle initiative est plus difficile à imaginer de la part du Sierra Club, par exemple.

27. Jim Taylor, « Social Activism and Resistance on the Thai Frontier: The Case of Phra Prajak Khuttajitto », art. cit., p. 11, p. 5.

sous l'angle de la violation des droits humains par un régime brutal et autoritaire, le leader ogoni plaçait quant à lui son combat sur un plan environnemental autant que politique. Il désignait la philosophie sous-jacente du MOSOP sous le nom d'ERECTISM, acronyme anglais<sup>28</sup> que l'on peut traduire par « autonomie ethnique, contrôle des ressources et de l'environnement ». Comme le moine bouddhiste, Saro-Wiwa appelait à une alternative à la voie dominante du développement en proposant un scénario fondé sur l'autosuffisance, la décentralisation, la justice sociale et, par conséquent, l'intégrité environnementale. Enfin, les auteurs de *A Vision from the South* proposent une perspective globale cohérente avec les perspectives locales. En encourageant les peuples des pays du Nord à « déconsummeriser », ou « se donner des limites en changeant leur mode de vie fondé sur la surproduction et la surconsommation », ils montrent comment la « soutenabilité ne sera possible que par l'équité entre nations et par une évolution des idées chères à l'Occident sur la nature, la science et les habitudes culturelles des autres peuples<sup>29</sup> ».

---

28. Pour *Ethnic Autonomy, Resource and Environmental Control*.

29. Ken Saro-Wiwa, *A Month and a Day: A Detention Diary*, *op. cit.*, p. 149 ; Mercio Gomes *et al.*, *Vision from the South: How Wealth Degrades the Environment: Sustainability in the Netherlands*, *op. cit.*, p. 119, p. 123, p. 125.

